



Louis Lanne

exposition personnelle

31 octobre - 21 décembre, 2024

Galerie PARIS-B

On pourrait être dans un scénario, l'un de ceux où le champ de Higgs imprègne tout l'Univers. Le boson penserait qu'il y est stable, d'un côté d'une colline ou dans le bord, légèrement creux, d'un chapeau mexicain. Mais il pourrait ne pas l'être, l'équilibre pourrait être perturbé. Et si, telle une petite balle, il venait à être poussé? Et le vide était « faux », si l'univers semblait fonctionner normalement, mais qu'il pouvait en fait être dans une situation temporaire qui pourrait, à tout moment, chuter vers un vrai vide plus stable? Si... s'il s'avérait que la théorie de la décroissance du vide, la désintégration, le grand engloutissement-effondrement, le tunnelling quantique, la métastabilité, une sphère d'énergie de destruction pure à la vitesse de la lumière.....

étaient plus que probables? Sans même que l'on s'en rende compte, à tout moment, on serait en train de chuter dans le

BIG SLURP

On pourrait aussi être dans l'exposition personnelle de Louis Lanne à la Galerie PARIS-B, devant des surfaces indéterminées dont la présence n'est pas hypothétique, mais la facture encore à sonder. Il y présente ses dernières peintures sur tableaux *Velleda*, que l'on appelle ainsi par antonomase. Génériquement, ce sont des tableaux blancs – vides? Traditionnellement utilisés dans un cadre scolaire, de transmission de savoirs et d'apprentissage, ces derniers ont la propriété d'être effaçables, si tant est que l'on y inscrit des informations – généralement claires et didactiques – avec un feutre adéquat.

Peinture à l'huile, colle à bois, feutre permanent, marqueur fluo, goudron – le tout sous une bonne grosse couche de résine. De cette surface quadrangle à la connotation scolaire, à la rigidité rébarbative et aux matériaux austères, Louis Lanne fait une soupe cosmique. Dans ce « cadre » aussi contraignant que rassurant, il s'octroie le plaisir impertinent et régressif de gribouiller formes abstraites et figures cartooniques, de les recouvrir de divers matériaux, d'effacer, de faire glisser... Il fige ensuite dans la résine ce qui, d'ordinaire, devrait rester éphémère et délébile.

Dans sa peinture il y a le dessin : il y refait surface matériellement, xylène et toluène se diluant dans la thérébentine. Figures, formes, quadrillages et proto-écritures imprègnent et traversent les couches de matière appossées successivement, le tableau se sépare en phases. Dans les peintures de Pieter Bruegel l'Ancien, des analyses infrarouges ont révélé des dessins sous-jacents à la craie noire, invisibles à l'oeil nu sous les couches d'huile et de vernis. Ici, ils remontent et (in)fusent à la surface, et la perspective atmosphérique du maître flamand a laissé place à une dissolution baveuse. De ce qui, de prime abord, pourrait sembler un embrouillaminis sous époxy émergent pourtant un fourmillement de petites saynètes, pas tout à fait narratives mais qui *pourraient* l'être. On est au moment charnière, à l'instant t où tout bascule – les lois fondamentales de la physique se délitent, les fondements de la matière, de l'énergie et de l'espace-temps sont aspirés dans

l' u l t r a v i d e

Comme le temps est hors de ses gonds, compressé-étiré-amalgamé, qu'on oscille entre une stratification géologique du faire de la peinture et une matérialité synthétique laquée, on pourrait se trouver quelque part entre la série d'illustres de Martin Handford *Où est Charlie* et le *Jardin des délices* de Jérôme Bosch. Du premier on retiendra cet étrange aplatissement des perspectives, une vue ni vraiment aérienne ni vraiment axonométrique, où tout semble décoller dans le format vertical d'une page d'album. Un attachement à l'illustration et la bande-dessinée aussi, puisqu'en cherchant – Charlie ? Félicie ? le boson de Higgs ? – l'oeil découvre petits personnages, phylactères, de-ci de-là des quadrillages ou mini gaufriers. A l'aune du célèbre tryptique du peintre néerlandais, on pourrait voir en celui de Louis Lanne un récit qui ferait alors de la grande aspiration du monde une création, alchimique et expérimentale. L'approche de l'artiste, délibérément empirique, laisse en effet la matière gagner son autonomie, les réactions entre les différentes substances se faire – l'imprévisibilité est une force motrice, le tableau s'émancipe de son cadre alu.

On pourrait aussi se trouver entre la fin de l'expressionnisme abstrait et le minimalisme, si ce n'est qu'ici la figuration est encore là, bien que dans son état limite, presque dissoute. Investissant un espace de tension entre le temporaire et le figé, la règle et le jeu, Louis Lanne présente une série de tableaux aux formes arrondies, celles-mêmes qui figurent dans ses compositions. Des formes libres qui contraignent ses scènes délirantes, le dedans y est le dehors – les *shaped canvas* de Franck Stella ont pris des psychotropes. A l'instar de Dave Bowman dans *2001, l'Odyssée de l'espace*, on serait alors aspiré-e-s dans une sorte de tunnel coloré et, terrifié-e-s, on voyagerait à très grande vitesse à travers l'espace, découvrant d'étranges phénomènes cosmiques et des paysages extraterrestres aux couleurs stupéfiantes. Et puis soudain, on ne serait pas dans le film de Stanley Kubrick, mais de retour au 62 rue de Turbigo.

Ici, la peinture est fenêtre sur un juste avant néant – un faux vide, une liminalité baroque, somme de tout ce qui a, ou pourrait exister. Elle n'est pas faite de matière noire, n'a pas la « couleur d'abîme » dont parle Bachelard dans *La Terre et les Rêveries du Repos*, mais celle de l'infini. Il est également possible que toutes les structures soient détruites instantanément, sans aucun avertissement.

Carin Klonowski – 2024

L'exposition a bénéficié du soutien aux galeries du  Centre National des Arts Plastiques.

Crédit typographique (titre) : **Ouroboros** par Ariel Martín Pérez, contribution de H-Alix Sanyas, distribution velvetyne.fr, altérée en traitement d'image par l'autrice.